

CÉLINE LAPERTOT

CE QUI EST
MONSTRUEUX
EST NORMAL

VIVIANE HAMY

RUINE

Cette histoire débute avec la ruine.

L'enfant ne sait pas que c'est ainsi qu'elle pourrait qualifier cet endroit. Qu'elle pourrait qualifier tout ce qui naît et meurt autour d'elle. Du vieil immeuble infesté de rats au chemin qui mène au pont. Du pont branlant au supermarché. Cette histoire débute avec la ruine. Mais l'enfant ne peut pas énoncer ce mot parce qu'elle ne le connaît pas. Elle ne sait pas encore lire, elle n'a jamais entendu ce mot qu'on ne lui a pas appris, parce que les adultes autour d'elle n'en ont pas conscience, qu'il s'agit de la ruine. Les adultes autour d'elle ont un cœur qui bat, et c'est magnifique, cette façon d'avancer dans l'existence en ne comptant jamais les battements dans sa poitrine. Les adultes autour d'elle vivent parce qu'ils respirent, et c'est suffisant pour qu'à cela on n'ajoute le pénible travail de se poser des questions. Vivre est une expérience incomparable, mais exister, l'apprentissage en est trop lourd. Il est des lieux

où on ne l'apprend pas, où on ne l'enseigne pas. Alors l'enfant s'entraîne à ne pas prononcer le mot « ruine » qu'elle ne connaît pas. Elle ne s'indigne pas ; ce « concept » n'a aucune existence palpable, ni dans sa conscience, ni dans celle des adultes qui sirotent des bières en balançant les canettes vides dans le canal. L'enfant nomme « quotidien » la cour brunâtre squattée par les chats. Enfin, quelque chose d'approchant car ce mot-là, elle ne le connaît pas non plus. Mais elle est capable de sentir que c'est ainsi qu'il faut vivre. Elle observe les adultes qui vivent autour d'elle, telles des toupies éternellement ivres, elle comprend que c'est bien là une existence qui se vit. On accepte la pauvreté d'autant plus facilement qu'on est né dedans. Les adultes, autour, font la fête avec des packs de bière et des sourires troués de dents manquantes qu'on n'a pas les moyens de remplacer. L'enfant ignore les qualificatifs « beau » et « laid », elle regarde, elle apprend, elle acquiert des habitudes, elle vit comme on lui demande de vivre, simplement. Elle acquiert de mauvaises habitudes, c'est fatal ; comme elle ne connaît rien d'autre, comme la vie n'est qu'un reflet dans un miroir que les adultes se renvoient aussi aisément que des balles de tennis, elle attend sans se le dire le jour où elle sifflera des bières, elle aussi, le jour où à seize ans, *comme tout le monde*, elle tombera enceinte du premier mec venu qui lui aura vaguement dit « je t'aime ». Parce que l'enfant pense que c'est ça, la vie. Elle n'a aucune raison de douter des adultes qui l'entourent. Sa mère est là,

qu'elle croit forte. Ce n'est pas sa faute, ce n'est qu'une enfant, elle ne sait pas que jouer les forts en gueule est une façon de dominer ce monde qui nous laisse aussi fragile qu'un astéroïde pulvérisé lorsqu'il pénètre l'atmosphère. Elle ignore donc que sa mère est faible, c'est juste qu'elle a cinquante centimètres de plus qu'elle.

Au commencement, il y a donc le lotissement en ruines aux abords du canal, derrière le château.

Et ce lotissement, lorsqu'elle ferme les yeux, est comme une persistance rétinienne du premier lieu qui aura initié le catalogue de ses choix.

C'est ainsi que l'on pourrait débiter ce roman, même si ce n'en est peut-être pas un. On pourra ergoter sur la définition et se demander ce que valent les souvenirs qui meurent toujours un peu sous le poids du temps, déformés par ce que nous fûmes et ce que nous sommes, un être de chair et de nerfs, pétri de la peur, de la colère, de la joie aussi, et, parfois, du sentiment de fierté et des désillusions. Il y a toujours cet équilibre subtil à trouver entre la crainte de laisser trop de temps aux souvenirs – en prenant le risque de les voir se dissiper –, et celle, aussi, de les écrire trop tôt et de les manipuler, de bêtement les corrompre pour avoir voulu écrire un être qui n'était pas prêt à se donner. Le temps. Voilà la clé de l'histoire, même si nous ne savons que rarement vivre en bonne harmonie, lui et nous. Le temps de déchiffrer l'empreinte que les lieux ont laissée dans notre vie, le temps d'être fière du chemin parcouru, fière de ce des-

tin façonné à partir des planches de bois pourries d'un pont insalubre comme de celles, d'une noblesse sans pareille, d'une bibliothèque. C'est en lisant *Le Grand Voyage*, de Jorge Semprún, que tout s'est éclairé. « Ce n'est pas encore maintenant que je pourrai raconter ce voyage, il faut attendre encore, il faut vraiment oublier ce voyage, après, peut-être, pourrai-je le raconter. » Alors attendre, grandir avec. Le temps de la faculté, le temps des deux maternités, le temps du premier appartement et de la première maison.

Puis celui de la séparation, cette souffrance ultime qui ouvre la porte à toutes celles qui demandaient à accéder à la lumière pour s'inscrire dans leur juste part d'ombre, une fois ces lieux mâchés, digérés, sublimés, les lieux d'un pays où l'on pousse comme des tiges de bambou mal taillées, mais sur un sol assez fertile pour pousser malgré tout. Parce qu'on traverse les lieux, pas seulement pour nous, mais pour ce que notre pays raconte, pour ce que notre pays dit de nous, qui sommes nés dans des zones où c'est à peine si l'on paie un loyer, qui sommes nés dans des bras qui n'ont pas la force de bercer, c'est à peine s'ils ont la force de donner à manger.

L'écrivain, elle, traverse les lieux d'un pays qui lui a donné ce dont elle avait besoin : une capacité infinie de rebondissement. Il y a des lieux dans ce pays qui ne mériteraient pas qu'on les écrive, il y a des êtres dans ce pays qui ne mériteraient pas qu'on les dépeigne. Parce que la France, comme n'importe quel pays,

connaît ses lieux pittoresques, ses paradis de verdure, ses quartiers huppés et ses plaines de décrépitude. La France a, elle aussi, ses zones que personne ne nomme, que personne ne regarde, parce que ça ne tient pas debout, ça ne tient pas la route, ces murs en carton et ces allées qui puent la pisserie de chat, ces immeubles branlants aux vitres cassées où des gens vivent, ces gens perdus au milieu des champs d'orties, dont les discours seraient incompréhensibles pour la moitié de la population. Ce sont des lieux situés aux portes de la ville. Des lieux froids où l'on se bagarre à coups de poing et où les mots sont aussi tranchants que des lames de couteau.

Mais, en littérature, tout se lit, tout se vit, tout se dessine. La laideur d'une famille qui traverse les lieux sales d'un pays qui ne veut pas les voir, c'est aussi ce que nous pouvons en faire, c'est aussi ce qu'elle sait en faire, depuis qu'elle a neuf ans, en les écrivant : la littérature.

Alors on ferme les yeux et on redevient l'enfant.